Notices nécrologiques

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **42 (1937)**

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NOTICES NÉCROLOGIQUES

Dr Ernest Miéville

1858-1937

Depuis quelques années, le défunt s'était retiré de la vie active, mais sa clientèle, qui lui restait très attachée, ne pouvait s'y résoudre. Inquiet, l'on venait encore, il y a peu de temps solliciter ses conseils. On voulait connaître, savoir ce qu'il pensait. Et l'on repartait, l'âme joyeuse, le cœur réjoui, car le bon Docteur avait su trouver, au travers de sa souriante philosophie, les paroles qui réconfortent.

Ce ne fut qu'au crépuscule de sa vie que j'eus le privilège rare d'entrer dans son intimité. Je me souviens de l'accueil charmant et distingué de sa très courageuse compagne, Madame Miéville. Puis, la présentation... Oh! je n'oublierai jamais le fin sourire de cet homme qui me tendit la main ,en ami. La conversation prit aussitôt une allure enjouée. D'emblée, je me sentis en présence d'une personne de « valeur », d'un esprit très réfléchi, fusant sans cesse l'humour aux pensées les plus profondes. Il ne nous fallut pas longtemps, cher Monsieur, pour que nous parlions du grand Art et, j'entends encore le nom de Goya que vous prononciez avec une admiration telle, qu'aujourd'hui, j'en suis tout ému. Le cadre, je veux dire, votre intérieur familial, se prêtait si bien aux confidences que je n'eus aucune peine à revenir auprès de vous!

Hélas! Les jours se sont succédé, le mal sourd lentement progressa et je sus, par une personne qui vous aimait beaucoup, que votre robuste santé s'en était allée pour toujours

Je ne devais plus vous revoir!

Sa carrière.

Retracer toute la carrière fertilisante du Dr Miéville ne peut contenir dans une brève notice nécrologique. Aussi, les Emulateurs me pardonneront, si j'omets peut-être beaucoup de choses.

M. le Dr Miéville était d'origine vaudoise, de Sédailles, né à

Berne en 1858, bourgeois de cette cité géniale. C'est là qu'il passa son enfance, chéri par ses parents, personnes très cultivées, qui surent donner à leurs fils une riche et féconde éducation. Plus tard, l'un dut panser les âmes, et l'autre — celui que nous pleurons ce jour — guérir les corps. Vraies vocations au sens le plus élevé du terme!

Après s'être distingué au gymnase bernois, où son père était professeur, Ernest Miéville fit de très solides études médicales, à Berne d'abord, puis à Bâle. Sa vive intelligence le signale à ses maîtres et le voici assistant à la Maternité de Berne. Plus tard, il fait un assez long séjour à Vienne, à Prague; il s'en va à Paris; il parcourt toute l'Allemagne, toujours dans le but de se perfectionner dans l'art médical. La gynécologie en particulier, et la cardiologie seront toujours ses domaines favoris, ses spécialités. Il savait qu'en toute maladie, le praticien doit veiller à l'organe moteur du corps humain: le cœur. Pourvu de connaissances remarquables, il faut songer à s'installer et il s'en va trois années durant exercer son art à Dombresson. En 1885, il se décide à venir à Saint-Imier pour n'en plus repartir, en dépit des sollicitations, des appels flatteurs qui lui furent faits. Le Dr Miéville était une riche nature et il se contenta de vivre parmi notre population laborieuse et artiste. Car, l'horlogerie imprime à ceux qui s'y adonnent un penchant d'aimer ce qui est fini, ce qui est précis. Elle développe et affine le goût et le Dr Miéville sentait cet instinct, chez ces horlogers ingénieux qu'il a soignés. Quand il allait leur rendre visite, il ne se contentait pas de les examiner, il s'approchait de leur travail délicat, il prenait l'outil à son tour, s'asseyait à l'établi pour tenter, lui aussi, le remontage d'un mouvement qui peut vivre et battre comme un cœur!

Avec un tempérament aussi complet, le Dr Miéville devait nécessairement accomplir en notre bourgade, la plus brillante des carrières médicales de notre Jura. Ah! il aima son pays d'adoption, parce qu'il comprit l'âme de ses habitants, et leurs faiblesses et leurs qualités.

Doué d'une sensibilité très fine, son diagnostic se révélait précis. Nombreux sont ces malades d'alors qui, en ce jour, témoignent des hautes capacités d'un des plus illustres enfants de Saint-Imier. Il appartenait — pourquoi ne point le dire — à la bonne vieille Ecole classique, à la grande tradition médicale des von Salis. Et l'Hôpital de Saint-Imier eut le privilège d'avoir à son service un médecin de grande lignée et la Société suisse des Samaritains, un médecin-éducateur.

L'Esthéticien.

Mais si son art, qu'il connaissait merveilleusement, le prenait tout entier, il trouvait encore le temps de s'occuper d'une somme d'activité

considérable, tant privée que publique. Comme tous les cœurs épris de beauté et de grandeur, Ernest Miéville avait pour tout ce qui touche aux arts, dans le sens le plus large du mot, une prédilection de choix, un goût natif. Il n'appréciait pas en simple amateur, en dilettante, un tableau ou une œuvre d'art quelconque, il voyait, puis jugeait, et, la conception qu'il portait sur sa valeur prouvait toujours la justesse de sa touche. Ici, comme en médecine, son instinct se révélait puissant. Il faut dire que le Dr Miéville avait lui-même un coup de crayon très fin; il était né dessinateur et ses professeurs Kocher, Roux et Studer, naturaliste de grande valeur, se félicitèrent d'avoir un élève sachant tracer des croquis vrais.

Dans l'échelle des valeurs, toujours il savait distinguer. Il ne cachait nullement ses préférences. Les peintres hollandais, par exemple, avaient, à ses yeux, plus de prix que les peintres italiens. D'aucuns ont souvent regretté qu'Ernest Miéville ne se voua pas exclusivement à l'art. Le don, il le possédait et durant ses heures de loisir, il exécutait des armoiries avec un art consommé. Il en existe, ça et là, chez ses amis, où les couleurs chaudes du Docteur réjouissent et illuminent, en ce moment surtout, le beau talent de ce peintre amateur.

Comme il aimait aussi la musique pure, celle qui berce et console, qui vous parle, qui exalte les sentiments élevés! Mais tout ceci ne fut que le côté esthétique du Dr Miéville. Il fut plus et davantage.

L'Homme.

Ernest Miéville fut un esprit cultivé. S'il connaissait l'art, de l'Antiquité à nos jours, il parlait d'histoire avec la même pénétration. Il possédait une vue synthétique du monde et il comprenait les aspirations des peuples, ce qui lui permit partout de s'affirmer dans les événements de notre cité industrieuse. Il fut l'initiateur fécond, le constructeur adroit, qui sait prévoir. Notre station de Mont-Soleil n'a pas trouvé de meilleur artisan. Ce fut d'abord la trouée à travers la montagne boisée: Le funiculaire était né. A ce titre seul de l'un des fondateurs de ce petit réseau, le Dr Miéville a droit à notre reconnaissance. On le vit ensuite à la tête de l'association immobilière de Mont-Soleil, et sous l'impulsion de volontés agissantes, les chalets sortirent de terre. Il dresse un plan pour la construction de voies d'accès, de chemins, de la nouvelle station. Le voici animateur de la Cantine, du Grand-Hôtel, avec son ami, M. Jules Girard.

Avant la guerre de 1914, on voit le Dr Miéville à la tête de la Société de Développement, où il prodigua un zèle admirable pour l'essor de notre village. A la Société des Usines électriques de la

Goule, le voici qui veille à sa trésorerie. En cette qualité de vérificateur des comptes de cette importante entreprise, ses remarques se montrent toujours pertinentes. A l'Emulation, on le retrouve et toujours avec les mêmes figures, ses amis, époque de splendeur, où l'on discute fort les idées. On y vient pour apprendre avant de juger!

Durant la guerre mondiale, il déploie comme membre du Comité de la Croix-Rouge suisse un dévouement sans répit. Il accompagne de Lindau jusqu'à Lyon les grands blessés de guerre, transportés dans les trains sanitaires. Et tout n'est pas dit sur la carrière de cet officier de santé, qui pansait, qui guérissait.

Sa vie publique.

Bornons-nous à citer brièvement quelques étapes poursuivies par M. le Dr Miéville. De 1898 à 1912, il est au Conseil général. Il prend la présidence de cette autorité de 1902 à 1906. Dès 1919 jusqu'à sa mort, il est membre de la commission de l'assistance. Il occupe la présidence de cet organisme de 1919 à 1930, puis il y poursuit l'activité de premier vice-président de 1931 jusqu'à la fin de sa vie.

La Commission de l'Ecole secondaire ne tarde pas à faire, elle aussi, appel à ses compétences, et il y siège de 1898 à 1903.

La même année, c'est la Commission de l'Ecole des Arts et Métiers qui le sollicite et lui confie jusqu'à hier encore la présidence et ce, depuis 1903. C'est bien à la tête de cette Ecole d'arts appliqués que le bon docteur voue une attention jalouse. Il n'est pas seulement épris du grand Art, mais l'artisanat l'accapare. Il aime voir façonner la matière de toute nature. Il s'efforce, par ses conseils, sa clairvoyance, d'éduquer et de transmettre à de multiples générations ce que lui-même ressent si intensément.

Enfin, la Commission de salubrité publique avait le privilège de le conserver comme membre écouté de 1903 à 1933.

Voilà, n'est-il pas vrai, une carrière véritablement remplie! Jamais le Dr Miéville ne se mit à l'écart de la chose publique. Il avait trop de conscience, il aimait trop la vie pour ne point la répandre dans la mesure de ses moyens humains.

Ses obsèques publiques furent un vibrant témoignage de sympathies. Saint-Imier venait de perdre l'une de ses personnalités les plus agissantes. Ce fut un de ses enfants qui sut le mieux employer son temps à prodiguer le bien. Souvent, il répétait ces mots, qui je crois sont de Sophocle: « *Je suis venu non pour partager ma haine,*

mais mon amour. » Paroles significatives qui attestent que le Docteur Miéville avait un idéal et des croyances spiritualistes très hautes.

Au milieu des siens qu'il avait réunis, sentant venir sa fin prochaine, ne leur disait-il pas: « *Aimez-vous les uns les autres!* » Acte de foi et d'espérance, tels furent les derniers moments de ce bon et vrai médecin.

Maurice HENRY.

Adrien Francillon

1885-1937

S'il l'avait pu, il eut prié le chroniqueur de ne parler de lui qu'à peine, en passant, tant était grande sa modestie. Alors qu'il eut souvent préféré passer inaperçu, la qualité de son travail, la justesse de son raisonnement, sa fine connaissance des hommes le révélaient. Esprit éclairé, il était aussi indulgent pour autrui que sévère pour lui-même. Très « up to date » en affaires, il semblait avoir gardé d'un autre siècle, ce « je ne sais quoi » qui révèle l'homme de qualité. D'une exquise politesse, il possédait l'art de mettre son interlocuteur immédiatement à l'aise sans laisser prise jamais à la familiarité. Il avait conservé ce calme tranquille du Vaudois pimenté d'un humour plein de finesse. Sous un visage impassible souvent, il gardait une âme enthousiaste. S'il ne se livrait véritablement qu'à ses amis, il était, avec tous ceux qui l'approchaient, d'une urbanité et d'une affabilité rare en notre époque où ces qualités ne semblent plus guère de mode. Escrimeur de valeur, c'était le plus chevaleresque des adversaires; il apportait cette généreuse magnanimité dans tous les actes de la vie. C'était un amoureux de la conscience et de la précision. Il savait que « tout ce qui mérite d'être fait mérite d'être bien fait » et il le prouvait. Attaché à sa Patrie, et à notre Jura qu'il avait appris à chérir, il les servit avec dévouement et clairvoyance. Sa seule présence dans les réunions politiques ou les commissions publiques obligeait à la discussion courtoise et à la dignité.

Adrien Francillon nous arriva de Lausanne, en 1902, pour s'initier à l'horlogerie, à l'Ecole d'Horlogerie de Saint-Imier. Il complète ensuite ses connaissances professionnelles à Londres, puis à Berlin et nous revient en 1907. Attaché à la direction de la fabrique des Longines, il est bientôt fondé de pouvoir, puis membre du conseil d'administration. Psychologue averti, il se fait aimer et respecter de

ses sous-ordres qui le savent juste et ferme. Ses qualités le font apprécier de la clientèle mondiale avec laquelle il est en relations. Il a la confiance absolue de tous.

Il cède aux pressantes sollicitations de ses concitoyens qui l'envoient siéger au Conseil Général dont il devient premier vice-président. Il est également secrétaire de la commission de l'Ecole d'Horlogerie, membre de la Commission des cadets, membre puis président de la commission de l'Ecole secondaire et de commerce. Il remplit toutes ces fonctions avec intelligence, distinction et conscience. S'il parle peu, il travaille beaucoup.

Nos montagnes jurassiennes l'attirent et le retiennent. Il s'occupe avec enthousiasme des intérêts de Mont-Soleil, qu'il habite en été. Vice-président du conseil d'administration du Funiculaire, il cherche à donner de la vie à notre modeste station de montagne. Au reste, rien ne lui est indifférent de la vie locale de Saint-Imier; il est président d'honneur de la Chorale dont il a organisé les fêtes du dernier jubilé. Il est également président d'honneur de la Société d'Escrime qui lui doit de n'être pas qu'un souvenir. A sa manière, c'est-à-dire avec une distinction discrète, il s'est intéressé à la vie de l'Emulation dont il encourageait les manifestations. Il était ouvert aux choses de l'art: musique, peinture, littérature. C'était un conteur disert, enjoué, malicieux, lorsque l'atmosphère lui convenait. Il tenait une très grande place à Saint-Imier. Sans phrase ni sans discours, il a fait beaucoup pour notre terre jurassienne.

La population l'a bien senti; elle lui a fait d'imposantes funérailles. Aussi bien, sa mort soudaine avait-elle frappé de consternation tous ceux qui le connaissaient. Une embolie l'a foudroyé, le 24 décembre 1936, en pleine rue, alors qu'il se rendait à la séance de clôture de l'Ecole secondaire, qu'il devait présider. Il n'avait que 52 ans. Il est mort, à « son poste ». Il laisse dans le cœur de ceux qui l'ont approché le souvenir d'un véritable gentleman, d'une distinction exempte de toute morgue, d'un homme actif, aimable, spirituel et dévoué à la chose publique.

M. J.

Fernand Durig

1891-1937

Il souriait au matin, il souriait au beau temps, il souriait à l'Alpe magique, quand la mort le toucha de sa faux. Sur le chemin muletier qui, de Saint-Nicolas conduit à Zermatt, Fernand Durig, accompagné

de deux jeunes amis, montait la pente, à vélo, quand un caillou malencontreux le jeta à bas du talus. Il ne devait plus se relever.

Des amis, venus en toute hâte du Jura, le retrouvèrent sur une table de la petite école de Saint-Nicolas où de bonnes âmes l'avaient déposé.

L'ensevelissement fut émouvant. Toute la jeunesse du Vallon y accourut, car Fernand Durig fut toujours l'ami des jeunes, leur conseiller et leur appui. Des paroles de reconnaissance envers le disparu et de consolation à l'adresse de la famille furent prononcées sur la tombe. Les élèves chantèrent tandis qu'une larme fugitive jaillissait de tous les yeux.

Qui était en somme Fernand Durig?

Né à Saint-Imier, le 19 juillet 1891, mais originaire de La Scheulte, il devint orphelin dès sa plus tendre enfance. Des personnes charitables s'occupèrent de lui et le firent entrer à l'Orphelinat du district de Courtelary.

Elève avancé, esprit ouvert et curieux, il se présenta aux examens d'entrée de l'Ecole normale et les réussit. Les quatre ans qu'il passa à Porrentruy furent pour Fernand Durig des moments lumineux. Il meubla son cerveau et son esprit de tout ce que ses maîtres purent lui donner. Il se mit à taquiner la muse et les Stelliens se souviennent de son esprit caustique, de sa belle humeur et de son bon sens.

En 1910, il fut nommé instituteur à Malleray. D'emblée, il se distingua par son tempérament et son originalité. Malheureusement, la maladie le cloua pour de longs mois sur un lit d'hôpital, puis le tint, des années, au régime le plus sévère. Toutes les joies de la jeunesse lui furent interdites.

Il entreprit bientôt ses études de maître secondaire à l'Université de Berne. Son diplôme en poche, il obtint une place de maître primaire à Saint-Imier, en 1916, puis en 1920, une place au collège secondaire de cette même localité.

Le mariage qu'il contracta entre temps lui donna enfin les joies familiales dont il avait été sevré dans sa prime jeunesse. Mieux! la vie de famille lui apporta la guérison définitive de sa maladie et dès lors, il se lança, à cœur perdu, dans la vie, avide de rattraper le retard et de prodiguer ses forces, son intelligence et sa merveilleuse énergie.

Il ne poursuivit qu'un but: Rendre grâce des dons reçus et de la santé enfin recouvrée en s'efforçant de donner à la jeunesse du pays tout ce dont il avait été privé lui-même.

Fernand Durig remplit cette tâche généreusement par le moyen de l'encouragement à la pratique des sports, par la philantropie et par le culte des choses de l'esprit.

Il fit partie des Commissions des bains froids et de la patinoire, il fut membre actif du Club Alpin Suisse, groupe Chasseral. Dans ces sociétés, il payait d'exemple et devint ainsi le président de la commission des courses du C. A. S. Il commença à pratiquer la haute montagne et s'essayait courageusement à la varappe. Toujours il fut un animateur et chercha à encourager les jeunes dans ce que le sport a de plus élevé.

Il accepta aussi mandat dans les Commissions municipales du chômage et de l'Assistance. Son avis bienveillant y fut toujours écouté, car Fernand Durig s'inspirait d'un haut idéal de justice et de fraternité. Il groupa aussi les anciens élèves de l'orphelinat en une Fraternelle dont il devint le président, cherchant sans cesse à provoquer les sentiments d'altruisme chez les anciens orphelins. Il appartint enfin à la Loge maçonnique dans le sein de laquelle il poursuivit aussi son idéal, incarné dans la devise de cette société.

Enfin, sa préparation littéraire le fit entrer de bonne heure dans notre Emulation erguélienne. Il en fut le secrétaire de nombreuses années, fonctionna comme tel également dans le Comité pour la conservation de la ruine d'Erguel, présida la Société des Amis du théâtre. Partout, il apporta l'enthousiasme, la vie exubérante, la jeunesse.

Son activité comme maître à l'Ecole secondaire de Saint-Imier fut bienfaisante. Sa solide culture classique le préparait bien à sa vocation. Ses leçons de français et de géographie étaient remarquables. Il savait stimuler, il savait ouvrir l'esprit. Continuant l'œuvre ébauchée en classe, Fernand Durig suivait ses élèves et ses anciens élèves bien au-delà de l'école, les conseillait, les guidait, les soutenait, même matériellement. Il devint tout naturellement le conseiller d'apprentissage, l'orienteur du district. Et, dans cette activité nouvelle, il trouva encore moyen de se rendre quasi indispensable et de donner à la jeunesse le meilleur de lui-même.

Son goût pour les lettres, la poésie en particulier, donnait à son style une empreinte bien personnelle. Il sut charmer de nombreux amis par ses poèmes satyriques. Il embellit les soirées du Club Alpin par ses discours d'une envolée magistrale et d'une tenue impeccable. Il enchanta, enfin, les auditeurs de Radio Suisse Romande quand, le 10 juillet 1937, il évoqua en termes enthousiastes son village, son Saint-Imier qu'il aimait tant.

Et le 14 juillet, par un radieux soleil matinal, il terminait tragiquement sa trop brève carrière dans un ravin valaisan.

P. F.

Joseph Choquard

1855-1937

Le dimanche 24 octobre décédait subitement, à Porrentruy, M. Jos. Choquard, ancien préfet et conseiller national.

Avec lui disparut une des figures les plus sympathiques, les plus représentatives et les plus populaires du pays, d'une intelligence subtile et d'un bon sens éclairé.

Né en 1855, il fréquenta les écoles primaires, puis l'Ecole cantonale de Porrentruy. Après avoir passé au collège alsacien de Zillisheim, il s'initia au commerce à Bâle, puis vint ensuite mettre son activité et son entregent au service de l'entreprise familiale.

Vers les années 1880, il étendit son activité et construisit une distillerie rapidement prospère, mais à existence éphémère par suite de l'introduction du monopole de l'alcool.

M. Choquard créa alors la brasserie qui porta son nom, laquelle acquit une grande vogue et fusionna plus tard avec la Warteck de Bâle.

De bonne heure, il se mêla à la politique où l'on avait besoin d'hommes de sa trempe. En 1885 déjà, après avoir rendu de grands services à la cause catholique durant le « Kulturkampf », il siégeait au Grand Conseil, puis devenait, en 1889, conseiller national, mandat qu'il occupa, sauf une courte interruption, jusqu'en 1929.

Quarante années de vie parlementaire représentent un dévouement sans borne à la cause du peuple qu'il prit encore plus directement en mains en 1913 par sa nomination à la Préfecture du district de Porrentruy où il succédait à M. Daucourt. Il y rendit d'immenses services au pays, surtout durant la dure période d'occupation des frontières: Il sut s'imposer même envers d'irascibles hauts gradés militaires qui se croyaient tout permis et se figuraient être en pays conquis.

Des luttes politiques implacables attristèrent ses dernières années. M. Choquard ne méritait pas l'ingratitude qu'on lui manifesta d'un certain côté, car loin d'être un partisan dans le mauvais sens du mot, il fut toujours l'homme des rapprochements et des apaisements.

Nous ne saurions ici mentionner tous les domaines — agricole, industriel, artisanal, commercial, d'utilité publique, etc. — dont il s'occupait et dans l'administration desquels sa présence était jugée indispensable.

On peut dire qu'il se dévoua à la cause de ses semblables, malgré la belle famille qu'il éleva avec bonheur.

Grand et bon Jurassien, tel il fut. Tel il restera dans la mémoire de ses contemporains. G.

Alfred Chapuis

1866-1937

Le samedi 27 novembre 1937 décédait brusquement, à Porrentruy, M. Alfred Chapuis, ancien négociant. De santé délicate, ses proches espéraient cependant le conserver longtemps encore auprès d'eux, à force de soins. Mais Dieu en disposa autrement.

Jeune encore, après un apprentissage commercial dans la branche des fournitures, il créa de toute pièce, à Porrentruy, un commerce qu'il sut rendre immédiatement florissant, car il était doué d'un sens remarquable des affaires et d'une grande puissance de travail.

La fatigue et la maladie survenant, il abandonna le négoce, mais s'occupa dès lors très activement de *la chose publique* — il était président des assemblées paroissiales catholiques-romaines, gérait le bureau de développement et de renseignements de la cité, etc. — d'*affaires industrielles,* telles que la Coopération bruntrutaine qui lui doit sa prospérité et qu'il présida jusqu'à sa mort, la manufacture de Bonneterie S. A., à Alle, dont il était un des administrateurs les plus avisés, l'entreprise du Gaz S. A., à Porrentruy, où ses avis judicieux étaient toujours écoutés avec profit — et d'une foule d'œuvres locales, communales et paroissiales. Maintes sociétés étaient, de sa part, l'objet d'une sollicitude qu'il savait rendre agissante et fructueuse. On ne recourait jamais en vain à ses conseils et à son inépuisable charité.

M. Alfred Chapuis n'est plus, mais ses œuvres le suivent.

Qu'il repose en paix! G.

Albert Fridelance

1895-1937

Le 3 novembre dernier, terrassé par une maladie insidieuse qui le minait depuis longtemps l'ami Albert Fridelance, instituteur et

directeur de l'Ecole professionnelle, mourait à l'hôpital Victoria à Berne.

Albert Fridelance accomplissait sa 32me année d'activité scolaire, dont 26 à Porrentruy. Doué de réelles qualités pédagogiques dont il aurait pu encore faire profiter la gent enfantine et la gent adolescente bruntrutaines, il nous quitte trop tôt, fauché à l'âge de 51 ans.

En dehors de son activité de maître aux écoles primaires, Albert Fridelance joua un rôle marquant dans la vie sociale de la ville de Porrentruy. Fondateur et un des animateurs de la Société des Arts et Métiers, il fut également pendant plusieurs années à la tête du bureau de l'Orientation professionnelle du district.

En 1936, il fut appelé à la Direction de l'Ecole professionnelle, école où il fonctionnait comme maître depuis plusieurs périodes.

Servi par des talents tant en peinture qu'en musique, Albert Fridelance fut aussi en son temps directeur d'une chorale à Porrentruy.

Membre de l'Union depuis plus de 30 ans, Albert Fridelance était un unioniste ferme et convaincu qui sous ses dehors quelque peu rugueux, cachait un cœur généreux, une âme sensible.

Nous garderons le meilleur souvenir de cet ami et réitérons à Mme Fridelance ainsi qu'à ses enfants l'expression de notre sympathie la plus sincère.

Georges Plumez

1862-1937

Le 20 septembre 1937, vers 6 heures du soir, Georges Plumez était foudroyé par une attaque. Le bruit de sa chute sur le plancher de sa salle à manger avait attiré sa digne épouse, puis ce furent quelques minutes de spasmes et le notaire Plumez n'était plus.

Nous nous devons par notre amitié de retracer brièvement la carrière de ce citoyen dont la vie fut toute de mérite et de dignité. Né en 1862, il était le fils aîné du vieil horloger père Plumez, originaire de Grandfontaine. Il fréquenta les écoles primaires de Porrentruy. S'étant révélé un très bon élève, il continua ses études à l'Ecole cantonale et en sortit avec de brillants résultats, ce qui engagea son père à le faire suivre les cours de droit à l'Université de Berne en vue de l'obtention du brevet de notaire. C'était un grand sacrifice pour ce modeste chef d'une nombreuse famille. Aussi le jeune étudiant

avait conscience de cette situation précaire. Par son travail et son assiduité, il obtint son brevet de notaire dans un laps de temps des plus restreints et avec un succès remarquable.

A Berne, il avait laissé le souvenir d'un homme en vue. Aussi, immédiatement après son brevet en poche, la place de greffier du Tribunal de Saignelégier étant mise au concours, il fut le candidat choisi au milieu de plusieurs postulants, lui, notaire tout frais émoulu.

Dans cette fonction, le jeune greffier fit montre de ses grandes capacités. En même temps, par sa bienveillance, son dévouement appréciable envers chacun, il gagna rapidement les sympathies des « Montaignons » et leur estime. Ceci, malgré que Georges Plumez ne cacha jamais ses principes libéraux; au contraire, ils les défendaient avec le grand courage qui le caractérisait. En ce temps-là, les libéraux se comptaient sur les doigts à Saignelégier.

Son stage aux Franches-Montagnes ne fut pas de longue durée. Il y séjourna neuf ans. En 1898, il fut appelé au poste de receveur de district à Porrentruy.

Ce fut pour Georges Plumez une joie, un bonheur sans pareil, de rentrer au pays, — comme on s'exprime souvent — de revoir et se retremper dans cette Ajoie qu'il aimait tant. A cela s'ajoutait son ardent désir de la servir, cette petite patrie ajoulote, d'y consacrer ses efforts et son cœur, pour la rendre prospère et meilleure encore. Cette bonne intention ne tarda pas à s'exprimer. A la première réélection du Conseil municipal de Porrentruy, en 1898, il était candidat. Son élection fut brillante et sa personnalité aida beaucoup au triomphe de la liste libérale, qui marqua une époque de grande victoire pour le parti à Porrentruy.

Depuis ce jour, nous trouvons notre ami à la tâche, travaillant avec énergie et désintéressement au développement de notre ville de Porrentruy. Nous le voyons figurer à la tête de plusieurs de nos commissions municipales et administratives, où son jugement et son bon sens étaient fort appréciés. Et jusqu'au moment où ses forces commencèrent à l'abandonner, il s'y consacra tout entier.

En 1903, Joseph Walzer, secrétaire de Préfecture à Porrentruy, décédait. Pour lui succéder dans cet important poste, on songea de suite à Georges Plumez. Il y fut nommé sans concurrents, car on savait qu'il était l'homme tout désigné pour cette délicate fonction dans le grand district de l'Ajoie.

Nous l'avons dit, en politique le défunt était un homme de principes, tout en ayant le respect des opinions de ses adversaires. Son parti libéral le trouvait toujours prêt, animé d'une âme de lutteur, sans jamais de défaillance, même dans les mauvais jours. Il savait

encourager les jeunes. Dans le combat, il donnait l'exemple d'un homme loyal et correct.

On sait, et il est à la connaissance de chacun, que Georges Plumez fut le secrétaire des deux plus grands hommes politiques conservateurs d'Ajoie et du Jura-Nord, MM. les préfets Daucourt et Choquard. Pendant les trente années environ qu'il fut au service de ces messieurs, il n'y eut jamais une pointe de discorde, faisant excellent ménage, chacun restant sur ses positions tout en se témoignant le respect mutuel.

Remontant à l'heureux temps de notre jeunesse, nous avons toujours rencontré notre ami dans des sentiments de profond attachement vis-à-vis de sa famille, de ses nombreux amis et camarades. Doué d'un esprit humain, sensible et cultivé, il se faisait de la vie une conception élevée et serviable. Il la voyait sous la forme d'une grande amitié dont sa propre vie était l'enseignement et l'exemple.

Nous garderons un souvenir ému de ce cher et brave disparu. Georges Plumez révélait l'homme compatissant, confiant, qui le rendait si cher à sa famille, à ses amis, à tous ceux qu'il a quittés discrètement, silencieusement, pour son grand voyage...

J. B.

Martial Gogniat

1891-1937

Le destin l'avait marqué pour une vie douloureuse, mais lui avait du même coup donné l'âme forte qui devait lui permettre d'être supérieur aux épreuves. Ceux qui l'ont approché et pénétré ne se rappellent pas sans une poignante émotion la lumière intérieure qui, dans les derniers temps de sa vie, transparaissait sur son visage creusé par la maladie. Lumière qui venait du courage opposé à ses propres souffrances et du souvenir de ce qu'il avait fait pour adoucir celles de la femme aimée que le même terrible mal avait emportée avant lui.

Né aux Bois, il perd sa mère dès le berceau, et c'est d'abord une bonne grand'mère et ensuite une bonne tante qui l'élèveront, Sous-les-Craux, aux Creux-des-Biches, à Sur-le-Peu. Il connaît alors la joie de vivre; il apprend, sur le cheval noir qu'il appelle «mon zèbre», à devenir un bon cavalier. Il va à l'école au Peu-Péquignot et au Peu-

Chapatte; très intelligent, il s'instruit surtout par lui-même, instruction toute imprégnée des principes les plus chrétiens. Après un court séjour à Moutier, chez son père qui s'est remarié après treize ans de veuvage, la chère tante l'envoie à l'école secondaire de Therwil (Bâle-Campagne), où il apprend l'allemand et prend conscience de son désir d'étudier. A dix-sept ans il revient chez sa tante, à La Theure, et entre comme commis chez Me Péquignot, l'avocat réputé de Saignelégier. Mais son oncle veut en faire un agriculteur et l'envoie en stage chez des paysans à Laufenbourg, en Argovie; ces paysans l'adorent et veulent le prendre pour héritier. Seulement, le goût de l'étude pousse notre jeune homme et il entre à l'école de commerce de Bâle. Ensuite, c'est pendant trois ou quatre ans un emploi à la Banque commerciale de cette ville. Vient la grande guerre. Gogniat passe ce temps-là presque continuellement sous l'uniforme militaire, d'abord comme ordonnance d'officier, puis au service de l'internement et du rapatriement, où il se fait grandement apprécier de ses chefs pour ses qualités d'initiative, de jugement, de savoir-faire, de sérieux; on le charge de convoyer des trains de rapatriement de malades et de grands blessés; il va jusqu'en Hongrie, jusqu'en Roumanie. De ces voyages il rapporte de lumineux souvenirs, ce sont encore pour lui de belles années. Ses chefs l'ont si bien en estime que lorsque le service de l'internement et du rapatriement se liquide, en 1920, ils le placent dans un bureau qui est l'embryon de l'actuel et vaste Office fédéral de l'industrie, des arts et métiers et du travail, où il sera employé jusqu'à sa mort.

En 1922, Martial Gogniat se marie. Deux ans après, sa femme étant tombée malade d'une affection cruelle entre toutes, il entre dans la voie douloureuse qui sera marquée en 1935 par la mort de cette chère compagne et qui le mènera jusqu'à sa propre fin, en 1937. Douze années de lutte, de voyages à Heiligenschwendi et à Leysin, de fatigues, de privations, de souffrances, mais aussi de courage, de dévouement, de totale abnégation.

Martial Gogniat avait beaucoup de curiosité intellectuelle. Il était versé dans l'histoire des couvents et la science du blason; il avait de la conversation. Trop simple et trop modeste pour chercher à briller, à se faire valoir, il ne laisse qu'une œuvre, toute immatérielle: l'exemple de force d'âme qu'il a donné.

Martial Gogniat est enterré au Noirmont, dans ses chères Franches-Montagnes, dans le pays de sa grand'mère et de sa tante. Qu'il repose en paix!

L. M.

Maurice Juillerat

1898-1937

C'était une figure sympathique, un membre fidèle de la section de Berne. Nous l'avons perdu le 22 juin 1937. La course d'été à Brienz, trois jours auparavant, l'avait réjoui. Il avait donné libre cours à la gaieté, manifesté sa satisfaction de se retrouver avec ses amis de l'Emulation. Et les fidèles au rendez-vous, à la table jurassienne «aux Maréchaux», attendaient impatiemment le plaisir d'échanger leurs impressions de cette belle journée. Il y serait venu, aurait donné son avis, aurait conclu, peut-être en proposant un nouveau but de course pour l'année prochaine. Hélas! cette joie n'eut pas de lendemain. Au lieu de le revoir, nous apprenions avec consternation qu'une hémorragie cérébrale venait de l'enlever, à la tâche, à l'affection des siens et à la nôtre. Le dernier client parti, Juillerat tombait foudroyé dans son cabinet dentaire; c'était fini.

Originaire de Chatelat, Maurice Juillerat naquit à Bienne, où il passa son enfance. Il y fit également ses études gymnasiales qu'il termina par la maturité. Il se sentait attiré vers trois domaines bien différents: la technique, la musique et la médecine. Il s'engagea dans cette dernière voie sans jamais se détourner complètement des deux autres. Une longue maladie le contraignit plus tard à se limiter à la médecine dentaire. Il pratiqua à Berne son métier de dentiste pendant 7 ans et chacun s'accordait à louer son amour et sa grande conscience professionnels.

Juillerat possédait une belle culture générale. La littérature, la musique, la politique l'intéressaient, non pour se poser en savant et faire état de sa science avec ostentation en public, mais pour approfondir toujours davantage ses connaissances des hommes et des choses. Les chemins de fer l'attiraient plus particulièrement encore. N'avait-il pas établi lui-même un plan de la nouvelle gare de Berne et la veille de sa mort n'assistait-il pas à une séance du Club des amis des chemins de fer dont il faisait partie? Il suivait aussi régulièrement les conférences de la Société d'astronomie de la ville de Berne. Mais voilà; comme tant d'autres, plus il s'élevait vers le firmament du savoir humain, plus son horizon s'étendait et plus son ignorance lui apparaissait grande. Quoi d'étonnant dès lors qu'il soit resté un modeste, se bornant à confier à ses amis les résultats de ses études et de ses réflexions et à goûter dans l'intimité la joie de vivre. Il fut un bon époux et un bon père.

Comme membre de notre société, Maurice Juillerat a été un modèle. Il ne manquait ni aux réunions quasi-obligatoires, telles que conférences, visites d'édifices publics, etc, ni à la table jurassienne, où il prenait sa part de la conversation générale. De plus, il fut l'Emulateur dans le vrai sens du terme, car les choses de l'esprit le préoccupaient beaucoup; quant à sa petite patrie, il lui faisait visite lorsqu'il le pouvait, au grand bonheur de ses parents de Chatelat, et il lui conservait son amour filial. On ne trouve peut-être pas souvent son nom dans les *Actes;* mais son souvenir restera gravé dans le cœur de ses amis de la Section de Berne de la Société jurassienne d'Emulation.

Comment.

H.-Arnold Richard

1862-1937

Le départ inattendu de cet homme de bien, le 6 avril 1937, à Peseux, a consterné une famille qui l'aimait profondément, des amis qui l'estimaient et le vénéraient.

Né à Sonvilier, le 31 décembre 1862, il y vécut 60 ans à la tête d'un comptoir d'horlogerie qu'il animait de sa droiture et de son intelligente volonté.

Arnold Richard était l'horloger qui aimait son métier, qui s'intéressait vivement, et avec persévérance et opiniâtreté aux choses de la nature et de l'art, comme beaucoup d'horlogers de sa génération.

Chef de section pendant 25 ans, capitaine d'infanterie, il partit le premier de son petit village, le 1er août 1914, car c'était l'homme du devoir et le patriote ardent.

Bourgeois de Sonvilier, il fut de nombreuses années président du conseil de bourgeoisie, fit partie du conseil municipal où ses qualités d'administrateur ordonné et prévoyant rendirent d'importants services. Membre de la commission d'école, de diverses sociétés locales, il joua partout un rôle actif et bienfaisant.

Retiré des affaires à Peseux dès 1922, son activité restreinte se dépensa néanmoins au conseil général, à la commission scolaire, à la Société de Consommation dont il était encore le laborieux, avisé et dévoué président. Ses grandes qualités de cœur et d'esprit lui permirent de donner sans compter partout où l'on fit appel à sa générosité, à sa bonté, à son intelligence et à ses services.

Resté très attaché à sa petite patrie jurassienne, il aimait à y revenir souvent et cette affection le liait étroitement à l'Emulation où il comptait beaucoup d'amis.

Le décès de M. Arnold Richard est une perte irréparable pour sa chère famille à laquelle il se plaisait d'éviter tout souci. Nous exprimons aux siens notre sympathie profonde.

C'est une perte pour notre Jura qui possédait en lui un excellent citoyen. C'est une perte pour notre Société dont il était depuis longtemps un membre fidèle et dévoué. L. H.

Robert Benoit

1893-1937

Robert Benoit est né à Péry en 1893. Il suivit les classes primaires de son village, puis l'école secondaire de Bienne et quelque temps le technicum de cette ville. Il entra le 1er avril 1912 au service de l'administration des postes et remplit les fonctions de commis dans différentes localités avant de devenir fonctionnaire de la direction des postes à Berne. Le 1er février 1919 il entrait à l'administration fédérale des contributions. Les collègues de bureau de Robert Benoit avaient fêté, le 1er avril 1937, ses 25 ans passés au service de la Confédération. Et quelques mois plus tard, le 25 juillet 1937, M. Benoit décédait après une courte maladie, alors que rien ne permettait de prévoir une fin si brusque.

M. Benoit était aimé pour son abord simple et cordial. Le défunt laisse le souvenir d'un homme serviable, auquel on ne s'adressait jamais en vain. Il était l'amabilité personnifiée.

Membre depuis quelques années seulement de la section de Berne de la Société d'Emulation, M. Benoit assistait assez régulièrement aux réunions et conférences. Ses amis de l'Emulation garderont de lui un bon souvenir. M. Vt.

Arthur Boillat, pharmacien

1900-1937

Le 4 décembre 1937 nous parvenait la triste nouvelle du décès de notre regretté Emulateur jurassien Arthur Boillat.

Rien ne faisait prévoir la fin aussi brusque qu'inattendue de notre ami que nous avions toujours beaucoup de plaisir à rencontrer parfois sur notre chemin, ou à voir dans son service de pharmacien, toujours souriant et de bonne humeur.

Un mal aussi sournois que rapide l'a arraché à l'affection de sa jeune famille, comme à celle de ses amis, dans la force de l'âge, alors que l'avenir lui souriait.

Né le 31 mars 1900 aux Breuleux, Arthur Boillat y suivit les écoles primaires, puis désirant se vouer à la pharmacie, il continue ses études secondaires et universitaires à Genève. Il entre comme assistant à la Pharmacie Hahn, puis comme pharmacien à la Pharmacie Principale à Genève jusqu'en 1930, date où il ouvre une pharmacie à Tramelan. Puis il vient à Lausanne, comme gérant aux Pharmacies Populaires.

Arthur Boillat entre en 1934 dans la Société des Jurassiens bernois de Lausanne et environs et, en 1935, il est parmi les membres fondateurs de l'Emulation de Lausanne.

Assidu à nos assemblées qu'il ne manquait que par obligation professionnelle, Arthur Boillat laissera encore longtemps un souvenir vivant parmi nous.

Qu'il repose en paix! Dr G.

Emile Meyer

1857-1938

Le 2 janvier 1938, un homme de bien dans toute l'acception du terme, un citoyen droit, loyal et intègre, s'endormait pour toujours, plongeant une famille, de très nombreux amis et toute la population de Pontenet dans l'affliction la plus profonde. M. Meyer s'éteignait paisiblement après une année de maladie dont on pouvait observer les progrès réguliers, laissant dans la tristesse ceux qui lui étaient chers, mais plus spécialement celle qui fut pendant 54 ans la compagne diligente et l'épouse tendrement aimée. Carrière modèle que celle de cet homme actif et consciencieux dont les qualités de cœur n'avaient d'égal que son inlassable dévouement.

Enfant de Moutier, M. Meyer se distingua comme ouvrier, puis chef de fabrication à la fabrique l'« Industrielle » où il acquit d'emblée la confiance absolue de ses chefs. En 1899 il s'associa à M. Kra-

mer et sous l'experte direction de ces deux énergiques patrons, la fabrique d'ébauches de Pontenet, qui devint leur propriété, prit rapidement de l'extension. A la mort de son associé, en 1920, il reprit l'entreprise à son compte avec la précieuse et dévouée collaboration de ses fils.

M. Meyer fut un membre apprécié au sein de la commission de la Banque Populaire Suisse. Il fit partie pendant de longues années des autorités scolaires de son village et de la Commission de surveillance du foyer d'éducation de Loveresse qui était pour lui sa deuxième famille. Aussi sur sa tombe, les enfants de Beau-Site, dans un chant très bien exécuté, adressèrent un juste hommage de reconnaissance et leur dernier adieu à ce bienfaiteur et ami de l'établissement.

Les ouvriers de la fabrique de Pontenet pleurent un patron foncièrement bon et estimé et lui conserveront un pieux et durable souvenir.

Fils de ses œuvres, M. Meyer était un modeste qui s'est efforcé d'être utile et qui resta stoïque en face de la mort.

Sa vie a été celle d'un homme de devoir.

Qu'il repose en paix! L. M.